

MUR 1771

Lettres ouvertes aux Ecrivains de Belgique Publication trimestrielle  
33e année - no 130 avril, mai, juin

*Cent trentième*

## LETTRE OUVERTE aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe du printemps 1985

Mes chers confrères,

Ces trois mots, si souvent alignés, ne manquent pas de me plonger parfois dans une méditation farcie de perplexité. Frères, nous le sommes si peu ! Dès lors, que reste-t-il ? Je n'ose y penser.

Pour moi, les mots ont un sens qu'il importe de serrer au plus près. Attitude ridicule, je le sais, aux yeux de ces jeunes loups pour qui l'obscurité est toute la lumière. Un critique dans le vent s'extasia il n'y a guère sur des poèmes réfractaires « à la communication ». C'était là, selon cet augure, leur plus évident mérite. Etre incompréhensible pour atteindre les sommets de la littérature contemporaine, tel est le but altier ! Et ces auteurs vulgaires qui écrivent pour se faire entendre, à vrai dire, ils devraient être privés d'exercer leur fâcheux ministère. Malheureusement l'absence d'une dictature des lettres oblige les grands novateurs à subir la présence de ces peignards de la clarté. Dont je suis.

Si l'obscurité est certes propice à certaines conversations particulières, pour d'autres exercices, il est préférable d'y voir clair. « Ce qui n'est pas clair n'est pas français » disait Rivarol. J'y reviens justement à cause de mon propos initial, notre fraternité douteuse.

Un exemple récent le prouve. D'aucuns parmi nous n'ont toujours pas digéré les deux millions de francs alloués à la dernière Biennale de Poésie, ou pour mieux dire, ils s'inquiètent surtout de savoir qui les a digérés. N'est-ce pas envie pure ? A quoi s'ajoute la malice d'esprits frondeurs. Tel ce périodique « Les Rencontres »,

qui exhume ce « Bon pour sauter une poétesse », lancé par Marcel Mariën, irrévérencieux à son ordinaire, et faisant du même coup le bilan 1950-1970 des Biennales sous le titre « Poésie en enfance ». Ce sont là, je crois, des moeurs de toujours. Chapelain trouva un jour Malherbe chantant :

« D'où venez-vous, Jeanne  
Jeanne, d'où venez-vous ? »

qui, la chanson terminée, émit ce jugement : « J'aimerais mieux avoir fait cela que toutes les oeuvres de Ronsard ».

Les poètes n'aiment pas les vers d'autrui. Il est vrai qu'ils sont souvent exécrables, D'où ce conseil donné par Ménage au cardinal de Retz, qui lui demandait de l'initier aux arcanes de la poésie : « Monseigneur, vous n'avez pas le temps d'apprendre cela. Mais chaque fois qu'on vous lira des vers, dites qu'ils ne valent rien, et vous jugerez bien pour l'ordinaire ».

Jacques Séguéla, le publicitaire, auteur de « Fils de pub », a dit fort sagement : « Il ne faut pas poéter au-dessus de son luth ». Mais c'est difficile. L'ambition, le désir du dépassement...

Tout ceci m'incline à l'admiration pour la sagesse de l'A.E.B. Il m'est arrivé de la brocarder. Aujourd'hui j'apprécie mieux sa sagesse. Son arène oratoire permet aux plus vaillants de s'y montrer nus, littérairement parlant, et nulle discrimination qualitative ne vient troubler ces ébats ; au point que « Le Soir » chante la « vitalité littéraire » d'Ixelles, grâce à la seule présence de l'A.E.B. sur son territoire.

Forte de sa position, l'A.E.B. peut se désintéresser avec superbe du Congrès européen des écrivains, comme de la Convencion Internacional des Escritores de lenguas Europeas, auxquels assistaient des membres de la V.V.L. (l'association des écrivains flamands). Elle peut certes se moquer de ces vaines palabres. Ses soirées ne sont-elles pas suivies par un public choisi et prompt à se jeter sur les livres commentés qui deviennent aussitôt introuvables.

L'amour de nos lettres m'a conduit à me pencher sur le Bordas II. Peut-être ne le saviez-vous pas ? Il vient de paraître sans faire de grands remous. Il est pourtant aussi loufoque que le numéro I. A part son contingent d'omissions dues à la volonté dictatoriale de la jeune critique, il révèle — ô surprise — plusieurs auteurs importants, tels



Henri IV et Napoléon III. La part réservée à la Belgique n'est pas négligeable. Les poulains de notre Françoise belge y sont divisés en deux groupes, les mineurs, simplement cités et renvoyés pour le reste au texte percutant de leur marraine ; les majeurs, dotés d'une notice d'une longueur mesurée à leurs mérites, allant d'une vingtaine à plus de deux cents lignes. Comparé aux vingt-neuf lignes accordées à Max Elskamp dans le tome 1er, le respect s'impose pour l'as de cette compétition. Sa gloire est encore obscure et je ne dirai pas son nom pour ne pas froisser sa modestie que l'on dit grande. Le temps fera le reste.

La présence d'Hergé — près de cent lignes ! — n'étonne plus depuis que les spécialistes à la page ont intégré la bande dessinée dans l'histoire des lettres. Elle a fait du chemin ! Partie du dessin humoristique sans texte, fief des caricaturistes, elle y a joint d'abord des borborygmes et des onomatopées — toujours très en vogue — y ajoutant ensuite quelques phrases lapidaires pour aboutir à des récits de plus en plus compliqués, des embryons de roman, assaisonnés de dessins d'un réalisme cinématographique. Hergé pour sa part est toujours resté dans les limites du genre et ne s'est jamais tenu pour homme de lettres.

Si ces nouveaux condensés de textes et d'images poursuivent leur marche troïmphale, la littérature changera de face. Elle deviendra centrifuge. D'une part, sur le plan supérieur, les mystères passionnants de l'obscurité, de l'ineffable « quelque chose en est bouleversé dans notre entendement. C'est on ne peut plus efficace », dira Alain Bosquet, ravi de ne rien comprendre. D'autre part, le condensé romanesque destiné aux gens pressés, illustré d'images pour faciliter l'absorption.

Et le style ? me direz-vous. Il s'en ira sans doute en douce, comme sont morts, un à un, les métiers d'art, comme se meurt la peinture à l'huile, et la pratique du marbre et du bronze, comme disparaîtront les instruments de musique classique. Et il restera ici et là, dans quelque coin perdu, un original toujours fidèle à ces vieilles pratiques. On n'arrête pas le progrès, ce mot magique des politiciens ignares. Le progrès, c'est la société des boutons. Sous un bouclier spatial la technique triomphante continuera son travail de robotisation. Et, comme j'eus déjà l'honneur de vous le dire, ce sera enfin le règne de l'homme cretinus.

ROGER AVERMAETE



## BLOC-NOTES

A défaut d'être renseignés sur les munificences accordées par le Pouvoir aux Lettres françaises de Belgique, nous pouvons méditer sur l'effort consenti de l'autre côté de la frontière linguistique. La fondation pour la traduction de la littérature produite en Flandre, disposait en 1982 d'un subside de 9.850.000 francs, les 2/3 étant fournis par le pouvoir central et 1/3 par le communautaire. 6.870.000 francs furent dépensés pour le personnel ; les locaux et les frais de bureau. Des quelque 3.000.000 de francs restants, 1.300.000 francs s'en allèrent en frais de voyage et de séjour, le reste, à part quelques brouilles, fut consacré aux traductions...

Ajoutons que des journalistes mal intentionnés dénoncent les allocations annuelles accordées aux écrivains qui sont plusieurs à toucher au delà de 100 000 francs.

On comprend dès lors l'exquise discrétion d'un ministre de la culture française se refusant à fournir des chiffres qui seraient inmanquablement critiqués, les profanes ne voulant pas comprendre que l'imposante machine de l'Etat coûte cher à manoeuvrer.

x x x

Durant les grands froids, nos postes nationaux de TV ont sagement montré des cartes routières limitées à leur secteur linguistique. C'était sûrement pour éviter que des citoyens ne vissent s'écraser dans une région contraire, au risque d'encombrer les hôpitaux en détriment des autochtones.

x x x

Les eaux belges seront enfin traitées communautairement. Les Flamands, trop tributaires des eaux wallonnes, vont multiplier les puits afin de rétablir l'équilibre. En attendant, la Société Nationale des eaux sera tronçonnée communautairement afin qu'aucune pollution ne s'infilte dans ses services administratifs. R.A.